

deux ans plus tôt, sur la route de Villa Rica ne m'avait point préparé à un changement aussi brusque. Il produisit sur moi une vive impression de surprise et d'admiration : ces *campos* à perte de vue sont une image bien moins imparfaite de l'immensité que la mer, lorsqu'on y jette les yeux d'une plage peu élevée, et cette image devenait plus frappante encore au sortir des forêts primitives, où souvent on toucherait presque de la main les objets qui bornent l'horizon.

En quittant les bois vierges, je pus faire une comparaison exacte entre la disposition des terrains où ils végètent et celle du sol qu'occupent les *campos*, et je me confirmai dans les idées que j'avais déjà sur les causes d'une différence si prononcée dans la végétation (1). Les forêts couvrent des contrées hérissées de montagnes roides et escarpées, qui se garantissent les unes les autres contre la force des vents; et en même temps les ruisseaux, qui, entre les monts, arrosent des vallées étroites et profondes, entretiennent dans l'air une fraîcheur et une humidité continues. Au contraire, dans les pays de *campos*, les mornes sont arrondis et s'élèvent par une pente douce; les vallées qui séparent ceux-ci sont larges et peu profondes, et enfin les ruisseaux sont peu multipliés; aussi la sécheresse est-elle très-grande dans ces régions, et les vents y règnent en liberté, deux causes qui ne permettent pas à la végétation de devenir plus vigoureuse. Mais, si le flanc d'un morne présente un enfoncement qui soit abrité, si quelque ruisseau arrose un vallon, on est sûr de trouver là un bouquet ou une lisière de bois vierges, qui, défrichés,

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro, etc.*, II, 23.